

**Les revers de la célébrité : Sor Juana Inés de la Cruz, l'envie et la dette**

Valeria Wagner,

*Département de langues et littératures romanes*

Sor Juana Inés de la Cruz était une nonne, une poétesse et une érudite mexicaine du XVII<sup>e</sup> siècle, très célébrée et publiée de son vivant. Tombée dans l'oubli après les indépendances américaines avec la plupart des auteurs du Baroque des Indes, elle est redécouverte au XX<sup>e</sup> siècle. Elle intègre alors définitivement le canon de la littérature hispanique, voire « universelle », pour occuper une place centrale dans les études genre et les études coloniales aux Amériques. A partir des années 1980 elle devient également un emblème national mexicain, figurant sur les billets de 1'000 pesos, puis de 200 nouveaux pesos, en compagnie, notamment, de l'artiste Frida Khalo.<sup>1</sup> Aujourd'hui elles ont toutes deux l'honneur douteux de « circuler » en pesos mexicains, représentant la femme dans la production culturelle nationale, et les valeurs culturelles au sein des valeurs économiques. Indiscutablement, la « dixième Muse » est une des deux femmes les plus publiques du Mexique.

Or, à en croire certains des écrits de Sor Juana, c'est précisément pour prévenir ce type de publicité –monétarisation, mise en circulation– de sa personne qu'elle entre dans un couvent pour la première fois. Ainsi dans la réponse à un *caballero* qui a écrit un *romance* célébrant les talents de la « Phénix du Mexique », une voix lyrique tantôt amusée, tantôt

---

<sup>1</sup> Pour l'ensemble de billets mexicains depuis l'indépendance, consulter <http://mgossart.free.fr/spanish/spanish.htm> ou la Banque du Mexique, <http://www.banxico.org.mx/dyn/billetes-y-monedas/index.html>. Au sujet de femmes dans les pesos mexicains, <http://lopezdoriga.com/nacional/mujeres-en-monedas-y-billetes-mexicanos/>.

excédée se moque de cet épithète tout en dénonçant les effets pervers des superlatifs qu'on lui adresse : « Que ne donneraient les saltimbanques / s'ils pouvaient, me prendre/ et m'emmener, comme un Monstre / par les coins perdus / d'Italie et de France, qui sont/ amies de nouveautés/ et qui paieraient pour voir / la Tête du Géant! ». <sup>2</sup> C'est pour cette raison, conclut le poème, que le Phénix « est enfermé/ sous trente clés »; <sup>3</sup> il ne sera pas exhibé dans les Cours européennes.

Un rapide coup d'œil sur la vie de Sor Juana montre, de fait, qu'elle cherche à se « mettre sous clé » assez rapidement après être « sortie de sa chambre ». Sor Juana (1648 ou 1651), née Juana Inés de Asbaje y Ramírez de Santillana, est une enfant prodige : elle apprend à lire à trois ans, compose un premier poème à huit ou dix ans, selon les sources, devient dame de compagnie de la vice-reine à quatorze (ou treize ans). Une année après, elle fait une première tentative de vie monastique chez les Carmélites déchaussées, qu'elle quitte en raison de leur austérité. Elle retourne à la Cour, mais deux ans plus tard, alors qu'elle vient de passer brillamment un examen devant quarante experts, elle prend le voile et entre dans un couvent dont les conditions de vie lui permettent, à ses propres dires, de se consacrer à l'étude et à l'écriture. <sup>4</sup> Elle ne quitte pas pour autant la scène publique : sous la protection de personnes influentes de la Cour, Sor Juana reçoit, grâce à leurs illustres visites, <sup>5</sup> des nouvelles et des commandes de textes en tous genres. Il n'y a pas de célébration à la Cour ou à l'Eglise qui se fasse sans ses vers ; elle est sollicitée pour écrire des poèmes d'amour, des comédies, des

---

<sup>2</sup> « ¡Qué dieran los saltimbancos, / a poder, por agarrarme/ y llevarme, como un Monstruo, / por esos andurriales / de Italia y Francia, que son / amigas de novedades / y que pagaran por ver / la Cabeza del Gigante [...] » (« Que respondió nuestra poetisa al caballero recién venido a la Nueva España (...) »), Sor Juana 1994b: 176-80, v. 177-184). Les traductions sont miennes sauf indication contraire. La « tête du géant » est une allusion à un épisode du *Don Quichotte*, où Sancho Panza cherche partout la tête d'un géant que son maître Don Quichotte prétend avoir tué. Je relève de cette référence très dense que les admirateurs projettent sur Sor Juana une « grandeur » excessive pour mieux pouvoir lui « couper la tête » et se vanter de leur exploit. Sor Juana montre qu'il n'y a ni géant ni exploits ; reste le désir meurtrier, destructeur, à son égard.

<sup>3</sup> «[...] que por eso está encerrado / debajo de treinta llaves », (Sor Juana 1994b: 180, v. 192-94).

<sup>4</sup> Voir les chronologies de sa vie dans Sor Juana 1994b et Sor Juana 2009. Au Mexique colonial, le couvent était une des seules options ouvertes aux femmes de l'aristocratie pour obtenir la « chambre à soi » dont parle Virginia Wolf deux siècles et demi plus tard.

<sup>5</sup> Sa « cellule » avait plusieurs chambres, dont un spacieux salon. Sor Juana avait aussi, comme les autres 48 nonnes de bonne famille de son couvent, des servantes, et même une esclave (voir Arenal, 2009 : 6).

pièces religieuses, des *villancicos* (chants de Noël), qu'elle peut difficilement refuser. La « chambre à soi » du couvent permet donc à Sor Juana de continuer ses activités publiques sans devoir s'exhiber, résistant au mieux la logique hétéro-normative qui voudrait la confiner dans un rôle féminin : « Je sais seulement que je suis venue ici / pour que, pour autant que je sois femme / personne ne le vérifie », lit-on dans la réponse à un autre admirateur ;<sup>6</sup> et, « [...] je ne vois pas de bon œil / qu'on me regarde comme une femme / parce que je ne suis pas une femme / qui puisse servir de femme à quiconque ».<sup>7</sup> C'est paradoxalement sa condition de religieuse qui lui permet de ne pas se *définir* exclusivement en tant que femme, et de ne pas *servir* de femme.

Mais voilà qu'au sommet de sa célébrité, alors qu'elle a été publiée à plusieurs reprises des deux côtés de l'Atlantique, elle se retire une troisième fois du monde, cette fois-ci apparemment pour de bon : elle refait des vœux, renonce à ses activités mondaines d'écriture dans un document signé avec son sang (1693), et meurt peu après, en 1695, victime d'une épidémie de fièvre pestilentielle. Son troisième (et dernier) « encloûtement » fascine la critique du XX<sup>ème</sup> siècle : était-il volontaire ou forcé ? Est-ce possible que Sor Juana se soit retirée de son propre gré ? Tandis que l'idée d'une Sor Juana reconvertie et dédiée à la salvation de son âme était encore favorisée par les éditeurs de ses œuvres complètes dans les années 1950,<sup>8</sup> la critique de la deuxième moitié du siècle a penché pour l'hypothèse d'un procès ecclésiastique, voire inquisitorial, qui l'aurait condamnée au silence. Selon cette hypothèse, Sor Juana aurait été victime d'une persécution, déclenchée par la publication de

---

<sup>6</sup> « [...] sólo sé que aquí me vine / porque, si es que soy mujer, / ninguno lo verifica » (« Respondiendo a un caballero del Perú, que le envió unos barros diciéndole que se volviese hombre », Sor Juana 1994b: 206, v. 94-96).

<sup>7</sup> « Con que a mí no es bien mirado / que como a mujer me miren, / pues no soy mujer que a alguno / de mujer pueda servirle » (Sor Juana 1994b: 206, v. 101-104). Une autre possibilité de traduction (textuelle) : « il n'est pas bien vu que moi, on me regarde comme une femme ».

<sup>8</sup> Il s'agit d'Alfonso Menéndez Plancarte et de Alfredo G. Salceda.

son petit traité de théologie intitulé la *Carta Atenagórica* en 1690.<sup>9</sup> Mais ce traité n'aurait été qu'un prétexte pour la condamner ; en réalité Sor Juana aurait été instrumentalisée dans une intrigue politique impliquant plusieurs hautes personnalités, et /ou victime de l'envie et de la misogynie de certains de ses supérieurs.<sup>10</sup> Plus récemment, cependant, une partie de la critique doute qu'il y ait eu un tel procès, arguant que la nonne jouissait de soutiens suffisants pour être à l'abri de ses ennemis : il y aurait eu persécution, mais elle n'aurait pas abouti.<sup>11</sup> La *possibilité* que Sor Juana se soit retirée volontairement de la vie publique – qu'elle ait choisi de se mettre vraiment « sous trente clés »– devient ainsi à nouveau *envisageable*, sans pour autant que « le mystère » soit résolu.

Face à cette incertitude d'ordre clairement historique, il y a lieu de se demander quels sont les enjeux idéologiques des différentes hypothèses et des images de l'auteure qui en résultent. Une Sor Juana victime de la société machiavélique et misogyne qu'elle critiquait ? Ou bien, une Sor Juana, habile manipulatrice, indépendante et centrée sur ses besoins ? Un personnage héroïque et exceptionnel jusqu'au bout ? Ou une femme « ordinaire » qui savait se sustenter elle-même ? Il y a lieu également de se poser la question de l'intérêt de la critique pour cette auteure – est-il en effet très différent de celui de ses admirateurs du XVII<sup>e</sup> siècle ? Ne serions-nous pas encore tentés de la donner en spectacle, ou de regarder sous ses jupes, comme ses contemporains ? Finalement – et c'est la question qui nous intéressera – ne serions-nous pas en train de réduire la portée de ses arguments, en les ramenant à l'ombre de sa figure monumentale ? Dans ce qui suit, je tenterai de montrer l'intérêt des arguments de

---

<sup>9</sup> Sor Juana laisse entendre qu'elle l'a écrit à la demande d'un supérieur hiérarchique, probablement l'Evêque de Puebla.

<sup>10</sup> Pour une présentation approfondie de ces hypothèses, voir Glantz 1997. Alors qu'il a longtemps été question d'un procès de l'Inquisition, Glantz favorise celle d'un jugement «*intramuros, soto capa*».

<sup>11</sup> La *sorjuanista* Bénassy-Berling, notamment, se demande si Sor Juana ne se serait pas construit « une tour d'ivoire » : en tout cas, à la lumière de documents récemment découverts, elle écarte la possibilité d'un enfermement forcé, parce que « les ennemis de Sor Juana étaient plutôt méprisables, et ses amis beaucoup plus intelligents et influents » (Bénassy-Berling 2006).

Sor Juana sur sa propre exceptionnalité, et de les mettre en rapport avec la portée politique de l'argument principal de son petit traité de théologie.

Comme toute l'œuvre de Sor Juana, la *Carta Atenagórica* a été reçue avec admiration par ses contemporains, mais reléguée d'emblée au second plan par la lettre qui accompagne sa publication, et qui se concentre sur la vie et le genre de l'auteure. Son émetteur comble Sor Juana de louanges, mais condamne en même temps son esprit orgueilleux et son « usage des lettres » :

Je n'approuve pas la vulgarité de ceux qui réprovent chez les femmes l'usage des lettres, puisque tant se sont appliquées à cette étude, non sans l'éloge de St. Jérôme [...] Les lettres qui engendrent l'orgueil, Dieu n'en veut pas chez la femme ; mais l'apôtre ne les réprovoque pas quand elles ne sortent pas la femme de l'état d'obéissance.<sup>12</sup>

En bref, Sor Juana est accusée d'outrepasser son droit aux études, alors qu'elle devrait faire preuve de « gratitude pour les dons qu'elle a reçus de Dieu » et se consacrer à des lectures plus appropriées à sa condition de religieuse. Sor Juana répond à ces critiques dans une lettre très célèbre (*La Respuesta*, 1601), désormais une des pierres angulaires des études *sorjuaninos*. Elle y défend, Bible à l'appui, le droit des femmes à avoir accès aux études, et l'inclusion des savoirs des femmes dans l'édifice, si masculinisé, de la connaissance : « Mais, que pourrais-je vous dire, Madame, des secrets naturels que j'ai découverts en cuisinant ? [...] Lupercio Leonardo l'a bien dit, que l'on peut bien philosopher et préparer le dîner. Et je dis souvent [...] : Si Aristote avait cuisiné, il aurait beaucoup plus écrit » (ma traduction).<sup>13</sup> Le ton en apparence conciliant de la lettre ne cache donc pas le refus de la nonne à vivre en « état d'obéissance » : de fait, lorsqu'elle se défend d'être *ingrate* envers Dieu, Sor Juana reprend

<sup>12</sup> « No apruebo la vulgaridad de los que reprueban en las mujeres el uso de las letras, pues tantas se aplicaron a este estudio, no sin alabanza de San Jerónimo [...] Letras que engendran elación, no las quiere Dios en la mujer ; pero no las reprueba el Apóstol cuando no sacan a la mujer del estado de obediente » (*Carta de Sor Filotea de la Cruz*, Sor Juana 1994b: 447-48).

<sup>13</sup> « Pues, ¿qué os pudiera contar, Señora, de los secretos naturales que he descubierto estando guisando ? [...] Bien dijo Lupercio Leonardo, que bien se puede filosofar y aderezar la cena. Y yo suelo decir viendo estas cosillas : Si Aristóteles hubiera guisado, muchas más hubiera escrito » (Sor Juana 1994b: 466-67, 800-801, 811-15).

indirectement l'argument principal de sa *Carta Atenagorica*, à savoir, que l'on n'est pas *redevable* à Dieu pour ce qu'Il nous a donné, mais pour ce qu'on *fait* de et avec Ses dons. Elle réaffirme ainsi la réflexion qui avait été écartée du fait de son statut exceptionnel de *femme* de lettres.

Ce statut, qui est lié à la fois aux *dons* et au genre de Sor Juana, est en partie cultivé par la poétesse, parce qu'il lui permet de justifier ses inclinaisons à l'étude et à la poésie : elle n'aurait pas des dons exceptionnels, si Dieu n'avait pas voulu qu'elle les exerce ; d'ailleurs ses dons sont si exceptionnels, qu'elle ne peut leur résister.<sup>14</sup> Mais son exceptionnalité lui cause aussi préjudice, parce qu'elle la situe au delà du droit. Lorsque Sor Juana argumente, par exemple, dans une lettre (1680) à son premier confesseur –lettre, d'ailleurs, où elle le *congedie*– en faveur de son droit à étudier, elle le fait en se positionnant comme une femme exemplaire plutôt qu'*exceptionnelle* : si l'étude est bonne pour les hommes, elle est aussi bonne pour les femmes, et par conséquent pour Sor Juana. Femme entre les femmes, Sor Juana peut mieux défendre *sa raison* que depuis son statut exceptionnel, qui en nie la valeur universelle et l'expose aux jugements arbitraires et infondés. Ainsi se plaint-elle dans cette même lettre au confesseur, au sujet de quelques vers « profanes » qu'il lui reproche d'avoir écrit :

Même si c'était une faute (et je ne sais pas pour quelle raison on pourrait l'appeler ainsi) [...] quel autre châtiment me souhaite Sa Révérence, que celui que j'ai dans ces mêmes applaudissements dont vous vous plaignez tant? De quelle envie ne suis-je pas la cible ? De quelle mauvaise intention ne suis-je pas l'objet ? [...] Les femmes me reprochent de les surpasser ; les hommes, que je semble les égaler ; les uns ne voudraient pas que je sache autant, d'autres disent que je devrais savoir plus pour [mériter] tant d'applaudissements [...] les uns et les autres que je devrais me conformer aux règles de leurs opinions, et de tous ces points il résulte un genre si étrange de martyr que je ne connais pas d'autre personne qui en ait fait l'expérience [...].<sup>15</sup>

<sup>14</sup> Cet argument est avancé dans la lettre à son confesseur et développé dans *La Respuesta*, où Sor Juana prétend, fameusement, qu'il lui est plus facile de parler en vers qu'en prose.

<sup>15</sup> « Pues cuando fuera culpa (que yo no sé por qué razón se le pueda llamar así) [...] ¿Qué más castigo me quiere V.R. que el que entre los mismos aplausos que tanto se duelen, tengo ? ¿De qué envidia no soy blanco ? ¿De qué mala intención no soy objeto ? [...] Las mujeres sienten que las excedan ; los hombres, que parezca que

L'exceptionnalité, donc, fait de l'ombre à sa raison, l'exclut du droit, et expose sa personne aux jugements démesurés –sans commune mesure, *disparates*– des autres.

Sor Juana dénonce souvent ce double tranchant des « applaudissements », notamment dans les poèmes où elle reprend les louanges de ses admirateurs. « Vous m'avez conçue/ à votre manière », « c'est l'image de votre idée / que vous avez louée/ et étant la vôtre, elle est bien digne / de vos propres applaudissements », dit-elle aux « inimitables plumes de l'Europe »<sup>16</sup> qui lui renvoient une image idéalisée, démesurée et en dernière instance figée d'elle-même : « Je ne suis pas celle que vous pensez » ;<sup>17</sup> vous m'avez donné – j'extrapole– une entité qui correspond à votre imaginaire, impérial et masculin. Ce que Sor Juana pense de cet imaginaire est résumé à merveille par un de ses personnages, un serviteur mexicain, qui, ironiquement, se travestit en femme pour s'échapper d'une maison: « Voilà, je suis armé », dit-il en sortant dans la rue, complètement recouvert par un voile, et certain qu'une bonne partie des bellâtres de Tolède tomberont sous le charme, « de ceux qui font la cour à n'importe quelle silhouette/ et qui tombent amoureux, / non pas de la beauté qui est,/ mais de celle qu'ils imaginent ».<sup>18</sup> Le serviteur sera de fait abordé par un de ces « bellâtres » et forcé à lui promettre sa main : engagement contre nature qui, bien sûr, n'aura pas lieu, mais qui aura servi à démontrer jusqu'à quel point les identités sexuelles sont imaginaires, construites et imposées. Or, l'image que les « plumes d'Europe » tentent d'imposer à la poétesse

---

los igualo ; unos no quisieran que supiera tanto, otros dicen que había de saber más, para tanto aplauso [...] ; y unos y otros que viese conforme a las reglas de su dictamen, y de todos puntos resulta un tan extraño género de martirio cual no sé yo que otra persona haya experimentado » (*Carta de la madre Juana Iné de la Cruz escrita l R.P.M. Antonio Nuñez, de la compañía de Jesús*, Sor Juana 1994a : 441-2).

<sup>16</sup> « Vosotros me concebisteis / a vuestro modo [...] / La imagen de vuestra idea/ es la que habéis alabado /y siendo vuestra, es bien digna / de vuestros mismos aplausos » (« En reconocimiento a las inimitables plumas de la Europa... », dans Sor Juana 1994b: 555-58, v. 109-116).

<sup>17</sup> Ces vers sont très cités, à juste titre : « No soy yo la que pensáis, / sino es que allá me habéis dado/ otro ser en vuestras plumas / y otro aliento en vuestros labios, / y diversa de mí misma / entre vuestras plumas ando, / no como soy, sino como / quisisteis imaginarlo » (Sor Juana 1994b: pp. 13-20).

<sup>18</sup> « Ya estoy armado, y ¿quién duda / que en el punto que me vean / me sigan cuatro mil lindos / de aquestos que galantean / a salga lo que saliere, / y que a bulto se amartelan, / no de la belleza que es,/ sino de la que ellos piensan ? » (*Los empeños de una casa*, Jornada III, sc. Iv, Sor Juana 1994b : 235- 428, v. 387-394).

comporte des dangers, quasi mortels : « Oh combien de fois, oh combien/ entre les vagues de tant de louanges non méritées », « Oh combien, éblouie/ par tant de rayons /ou je serais morte [comme] Phaéton / ou [comme] Narcisse mise en danger/ si je n'avais pas eu en moi-même/ un remède tellement sous la main/ [comme celui] de me connaître [...]».<sup>19</sup> Le remède sous la main est ici vraisemblablement aussi sa propre plume, grâce à laquelle la voix lyrique résiste au jeu spéculaire des louanges qui veulent la figer.<sup>20</sup> Par contraste, la voix lyrique se signale hors texte, sous la main, loin des « sépulcres honorifiques/ des cadavres gelés » que sont les louanges non méritées.

Les abus de pouvoir auxquels conduisent la célébrité et l'exceptionnalité sont aussi au centre de la thèse des « bénéfiques négatifs » que Sor Juana avance dans sa fameuse *Carta Atenagórica*.<sup>21</sup> Ce texte est dans sa majeure partie une critique à un sermon du jésuite portugais Antonio de Vieira qui prétendait démontrer que les Pères de l'Église - Saint Augustin, Saint Thomas, et St. Jean de Chrysostome - se trompaient au sujet de ce qu'est la « plus grande finesse du Christ », pour en proposer une plus grande. Face à ce sermon, Sor Juana adopte une position doublement orthodoxe : théologiquement, elle prend la défense des Pères de l'Église contre le jésuite ; politiquement, elle justifie son intervention en la présentant comme un « châtiment » des prétentions de Vieira, qui aurait voulu se mesurer aux « géants » (encore des géants !) de la théologie :

car ce n'est pas un petit châtiment pour celui qui a cru qu'il n'y aurait pas d'homme qui oserait lui répondre, que de voir qu'une femme ignorante ose le faire, pour laquelle ce genre d'étude est

<sup>19</sup> « ¡Oh cuántas veces, oh cuántas / entre las ondas de tantos / no merecidos loores [...] / oh cuántas, encandilada/ en tanto golfo de rayos,/ o hubiera muerto Faetonte, / o Narciso peligrado, / a no tener en mí misma / remedio tan a la mano, / como conocirme [...]» (« En reconocimiento a las inimitables plumas de la Europa... », Sor Juana 1994b: 555-58; v. 65-75).

<sup>20</sup> Ici l'idée est que la voix lyrique est encouragée à se comparer à ses pères littéraires, et donc à se mesurer à eux, comme le fait Phaéton avec Hélios (pour démonter sa descendance divine) ; ou bien qu'elle est confrontée à une image d'elle-même qui risque de la fasciner, comme Narcisse.

<sup>21</sup> Outre le fait qu'il s'agit d'une intervention féminine dans le discours théologique, en soi, un geste répréhensible, la critique hésite quant au caractère problématique de la *Carta*, un texte pas tout à fait hérétique – même s'il n'adhère pas tout à fait à l'orthodoxie du moment. Elle a d'ailleurs eu à son époque beaucoup de défenseurs parmi les jésuites, dont l'un sera poursuivi par l'Inquisition – peut-être à cause de ses louanges à Sor Juana.

si étranger et si loin de son sexe ; comme l'étaient aussi de Judith le maniement des armes, et de Deborah la judicature.<sup>22</sup>

Ici, comme ailleurs, Sor Juana déploie ce que Josefina Ludmer appelle les « ruses du faible »:<sup>23</sup> elle met son argument au service des Pères de l'Eglise ; elle déguise –à peine, il est vrai– son audace en tant que femme en correction exemplaire de la superbe du père Vieira; et elle présente l'ensemble de sa *Carta* comme un acte d'obéissance au supérieur hiérarchique qui la lui aurait commandée.

On sait que, malgré la ruse, le supérieur en question est à son tour piqué dans son orgueil masculin, puisqu'il réproouve, comme nous l'avons vu, la « désobéissance » de Sor Juana et regrette son manque de « gratitude ». Ces deux reproches prennent de l'ampleur lorsqu'on tient compte de la dernière partie de la *Carta*, où Sor Juana expose ses propres vues sur la « plus grande finesse du Christ ». Pour Sor Juana, « la plus grande finesse de l'Amour Divin, à mon avis, sont les bénéfices qu'Il renonce à nous accorder à cause de notre ingratitude ».<sup>24</sup> Par « finesse », Sor Juana entend les actes qui démontrent l'amour (dans ce cas Divin), tandis que les « bénéfices » sont, au sens large, les « bienfaits ». Mais Sor Juana exploite dans son argument la dimension économique du terme :

cela coûte plus à Dieu de ne pas nous faire des bénéfices que de nous en faire, [...] puisque Dieu renonce à être libéral –ce qui est propre à sa condition– pour que nous ne soyons pas ingrats –ce qui est le propre de notre retour [c.à.d. de ce que nous lui rendons].<sup>25</sup>

Comme à son habitude, Sor Juana soutient sa thèse avec des exemples tirés de la Bible, de « bénéfices » que Dieu regrette d'avoir accordés aux hommes, parce qu'ils augmentent leur

---

<sup>22</sup> « [...] que no es ligero castigo a quien creyó que no habría hombre que se atreviese a responderle, ver que se atreve una mujer ignorante, en quien es tan ajeno este género de estudio, y tan distante de su sexo ; pero también lo era de Judit el manejo de las armas y de Débora la judicatura » (*Carta Atenagórica*, Sor Juana 1994b : 32-33, 934-939).

<sup>23</sup> Josefina Ludmer, 1984.

<sup>24</sup> « La mayor fineza del Divino Amor, en mi sentir, son los beneficios que nos deja de hacer por nuestra ingratitude » (Sor Juana 1994b: 33, 972-74)

<sup>25</sup> « [...] más le cuesta a Dios el no hacernos beneficios que no el hacérselos [...] pues deja Dios de ser liberal – que es propia condición suya–, porque nosotros no seamos ingratos –que es propio retorno nuestro [...] (Sor Juana 1994b: 34, 899-994)

ingratitude et agissent contre leur salut. De sorte que « le plus grand bénéfice c'est de ne pas lui accorder des bénéfices [à l'homme] ». <sup>26</sup> En d'autres termes, le plus grand bien que Dieu nous fait –ou alternativement, ce dont on tire le plus « profit »– c'est de ne pas augmenter la dette, fondamentalement impossible à rembourser, que nous avons envers Lui. Les faveurs divines entraînent nécessairement un degré d'ingratitude, puisque nous ne pouvons ni évaluer, ni même reconnaître, ce qu'on nous Lui devons, et encore moins le Lui rendre. C'est en se « retirant », en s'abstenant d'intervenir en notre faveur, que Dieu nous laisse libres d'agir.

La thèse de Sor Juana n'évacue pas la dette –et le devoir– qu'implique la condition humaine, mais elle la distingue des dettes encourues envers des pairs et envers la société, dissociant, notamment, la gratitude de l'obéissance. Cet aspect de l'argument s'articule principalement à partir d'une critique de l'envie : « Nous envions chez nos proches les biens de fortune, les dons naturels », nous dit Sor Juana, passant d'exemples bibliques aux exemples tirés de la vie quotidienne, mais –je paraphrase–, nous devrions plutôt considérer la *charge* que ces dons et biens occasionnent aux « bénéficiaires », puisqu'ils devront en « rendre des comptes exacts » à Dieu, et les *plaindre* pour leur dette croissante envers Lui. <sup>27</sup> Il n'y a donc rien à envier aux chanceux et surdoués ; *recevoir* des bénéfices, « c'est une charge », un manque à avoir. Ce déficit rend bien ces « crédateurs » de Dieu plus redevables que le commun des mortels envers Lui, mais non pas envers leurs pairs (qui n'ont rien donné). De sorte que nous nous trompons d'objet quand nous envions les talents d'autrui ; nous devrions plutôt envier la manière dont les bénéfices reçus sont « *correspondus* » ; c'est à dire,

---

<sup>26</sup> « Luego es mayor beneficio el no hacerle beneficios » (Sor Juana 1994b: 35, 1071-2). Cette thèse est en dernière instance une défense du libre arbitre, et en tant que telle elle a des antécédents théologiques qui ont été traités par la critique. Nous nous concentrerons sur l'usage que fait Sor Juana du registre économique de la dette.

<sup>27</sup> « Envidiamos en nuestros prójimos los bienes de fortuna, los dotes naturales. 'Oh, qué errado va el objeto de la envidia, pues sólo debía serlo de la lástima el gran cargo que tiene, de que ha de dar cuenta estrecha ! » (Sor Juana 1994b; 36, 1983-87).

ce que les (mal)heureux élus font avec leurs dons.<sup>28</sup> C'est dans leur mérite qu'il y aurait, selon Sor Juana, quelque chose de légitimement enviable : un « avoir », ou un « surplus » auquel la société aurait le droit de prétendre. On en conclut que la société peut réclamer « sa part » –envier, vouloir pour soi– de ce que les talentueux font avec leurs dons, mais les dons en eux-mêmes ne lui donnent aucun droit sur la personne enviée. Au contraire, la personne doit pouvoir exercer ses dons librement, pour produire le « surplus » de valeur qui correspondra au « bénéfice » dont elle souffre ou jouit. La société bénéficie, indirectement, de ce surplus mis en circulation ; mais elle n'y a pas droit en vertu d'une dette que le talentueux ou fortuné devrait *lui* payer.

Ces considérations sur l'envie permettent à Sor Juana d'ébaucher une sorte de théorie des liens sociaux basés sur le principe de la correspondance, qui balance habilement liberté individuelle et devoirs envers la communauté. La personne « douée » (« dotada », qui a reçu un don), nous l'avons vu, n'est pas « endettée » envers ses pairs ; par contre, elle a une dette envers Dieu, impossible à rembourser, dont elle doit « rendre des comptes exacts » : gérer l'investissement Divin, pour qu'il « rende » la même valeur (ou plus) – pour que les colonnes des dépenses et des gains se « correspondent ». <sup>29</sup> Or, pour Sor Juana, la correspondance se fait en traduisant les talents (ou fortune) « en services pratiques » <sup>30</sup> Ces services « pratiques », d'ordre social ou communautaire, sont seuls capables de transformer la dette personnelle de chacun envers Dieu en « surplus » qui peut bénéficier à la société. Mais ils doivent correspondre –ici dans un sens plus amoureux que comptable– au don attribué : ainsi Sor Juana, ayant reçu le don de la parole, accomplit ses services pratiques à la communauté

---

<sup>28</sup> « Y ya que queremos envidiar, no envidiamos las mercedes que Dios le hizo, sino lo que corresponde, a ellas, que esto es lo que se debe envidiar, que es lo da mérito ; no el hacerlas recibido, que eso es cargo. » (Sor Juana 1994b : 36, 1113-17).

<sup>29</sup> Le registre comptable ne doit pas nous surprendre, puisque Sor Juana fut pendant longtemps comptable de sa communauté.

<sup>30</sup> « Su Majestad nos dé gracia para conocerlas [las finezas de Dios], correspondiédolas, que es mejor conocimiento : y que el ponderar sus beneficios no se quede en discursos especulativos, sino que pase a servicios prácticos, para que sus beneficios negativos se pasen a positivos [...] » (Sor Juana 1994b : 36, 1113-17)

avec son activité littéraire. Lui demander d'arrêter au nom de la dette envers Dieu n'a donc aucun sens : au contraire, l'empêcher d'écrire serait lui empêcher de correspondre à Sa libéralité et de faire bénéficier à la société de la part de valeur qui lui revient.

Revenons, pour conclure, au poème cité au début, où Sor Juana se plaint d'être considérée comme un Monstre à exhiber dans les Cours d'Europe. Ironisant sur sa supposée exceptionnalité, Sor Juana prétend accepter d'être le « Phénix sans pareil »<sup>31</sup> et se réjouit des avantages que ce statut lui confère :

Ce qui m'a plu le plus/ c'est de voir que dorénavant/ je suis la seule / de mon lignage. / ¿Est-ce qu'il y a mieux que savoir / que je ne dépends plus de personne [...] que je ne suis plus sujette / aux relations vulgaires, / que le parent ne me fatiguera plus / ni me dérangera le compère ? / Que je suis toute mon espèce / et que je ne dois plus m'incliner / puisque l'on doit seulement / aimer son semblable ?<sup>32</sup>

En d'autres termes, ce statut, qui n'est pas sans rappeler le mythe de l'individu autonome plus tardif, fait abstraction des multiples liens de dépendance et de réciprocité entre Sor Juana et ses semblables, comprenant également de multiples tâches concrètes (comme moudre le chocolat) et des responsabilités économiques (comme léguer sa fortune). De toute évidence, une telle indépendance est aussi illusoire que le Phénix ; mais c'est à cette place, surdéterminée par une logique de la dette, sans liens de correspondance –hors norme, hors proportion, et hors échanges de dépendance sociale– que Sor Juana est projetée par sa célébrité. Et si les différents enfermements de Sor Juana, volontaires ou involontaires, lui avaient, paradoxalement, permis de résister à ces tentatives de l'encloûtrer dans la dette et l'exceptionnalité ?

---

<sup>31</sup> « ¿No echas de ver, Peregrino, / que el Fénix sin semejante / es de Plinio la mentira / que de sí misma renace ? »

<sup>32</sup> « Hay cosa como saber / que ya dependo de nadie [...] ? / ¿Que no soy término ya / de relaciones vulgares, / ni ha de cansarme el pariente / ni molestarme el compadre ? / ¿Que yo soy toda la especie / y que a nadie he de inclinarme, / pues cualquiera debe sólo / amar a su semejante ? » (Sor Juana 1994b : 178-79, 129-144)

## Bibliographie

- BÉNASSY-BERLING Marie-Cécile, 2006, « José Antonio Rodríguez Garrido, *La Carta atenagórica* de Sor Juana. Textos inéditos de una polémica », *Caravelle*, n°87, p. 254-256,  
url : [/web/revues/home/prescript/article/carav\\_1147-6753\\_2006\\_num\\_87\\_1\\_2962\\_t1\\_0254\\_0000\\_2](http://web.revues/home/prescript/article/carav_1147-6753_2006_num_87_1_2962_t1_0254_0000_2)  
(Consulté le 16 juin 2015).
- GLANTZ Margo, « Ruidos con la Inquisición », *Fractal* n° 6, julio-septiembre, año 2, volumen II, p. 121-143 (<http://www.mxfractal.org/F6glantz.html>)
- LUDMER Josefina, 1984, « Las tretas del débil », in Patricia GONZÁLEZ y Eliana ORTEGA (eds.), *La sartén por el mango. Encuentro de escritoras latinoamericanas*, Río Piedras, Ediciones Huracán.
- DE LA CRUZ Sor Juana Inés 1994a, *Obra selecta. Tomo I*, selección y prólogo Margo GLANTZ, Caracas, Venezuela, Biblioteca Ayacucho.
- . 1994b, *Obras selectas. Tomo II*, selección y prólogo Margo GLANTZ, Caracas, Venezuela, Biblioteca Ayacucho.
- . 2009, *The Answer, La Respuesta*, ed. et trans. Electa ARENAL et Amanda POWELL, New York, The Feminist Press.